

LA SPIRITUALITE DE M. DE SACY,
OU L'HOMME QUI SE CACHE

par Pierre MAGNARD

« Le cœur ne crie que dans le silence de la bouche. » Comment dès lors discourir sur celui qui répondait aux mille demandes dont il était l'objet : « Pour se mettre en état de parler de Dieu, il faut en quelque sorte devenir muet à l'égard des hommes. » On peut certes suivre, comme Nicolas Fontaine, le passage parmi les solitaires, combien gratifiant au temps de la grande épreuve, de celui qui eut l'honneur d'être directeur d'âmes à Port-Royal ; sur ses pas les querelles se calment, les différends s'aplanissent, les apories doctrinales se résolvent, les épreuves deviennent désirables, les souffrances se font joyeuses, les jalousies s'éteignent, les médisances se taisent, les esprits les plus divers s'écoutent, les lys fleurissent dans les épines, la manne emplit le désert. Et quand la mort emporte le saint, chacun semble repris par sa différence, retranché dans son quant-à-soi, menacé par la sécheresse, au point que les plus sensibles de cette perte suivent le défunt dans le trépas. Comment cependant cerner cette figure, définir ce rôle primordial, en déterminer les principes, en tracer les axes majeurs ? Toute tentative de thématisation échoue faute de discours ou d'écrits notionnels, la typologie morale elle-même marque le pas — Sainte-Beuve en fait l'épreuve après tant de portraits réussis. Insaisissable cette présence d'absence de celui qui ne voulut jamais paraître

devant les hommes afin de parvenir à n'être que « devant Dieu » !

Parler de M. de Sacy revient ainsi à se soumettre à son interpellation. D'où nous vient-elle ? De quelle plume jaillissent ces lettres si vives et si directes que nous a conservées la dévotion de sœur Briquet ? D'où sourd cette parole de glace et de feu, dont Fontaine s'exerce à retrouver l'inflexion, ce style fait d'oppositions, cette pensée par renversement perpétuel du pour au contre, cette accumulation de paradoxes qui loin d'éteindre la contrariété en accuse la tension pour la pousser au paroxysme ? Joindre la douceur à la force, la sévérité à la condescendance, la civilité à la gravité, exiger du pasteur qu'il soit intrépide comme un lion et doux comme un agneau, faire de l'humiliation la plus haute élévation dont l'homme soit capable, voir dans la mort naturelle la mort au péché donc la véritable vie, trouver sa joie dans la souffrance et s'inquiéter de sa prospérité, témoigne, au-delà d'un goût marqué pour l'oxymore, d'une subversion du langage par une voix venue d'ailleurs. Notre propos ne sera que de décrire la manière de cette interpellation et de déterminer son origine.

Sacy n'était pas docteur ; il avait refusé de l'être, moins pour se garder de la vanité d'un tel établissement que pour s'interdire un acheminement vers la prêtrise qui, selon lui, en dissimulait l'holocauste : on n'entre dans le sacré que par le sacrifice, c'est-à-dire par l'anéantissement de soi-même, et non point par l'avantage de quelque autorité. Nous savons les « retardements » opposés à son élévation au sacerdoce par le postulant lui-même, tant il se représentait les abus qui se commettaient en son siècle dans la façon selon laquelle on y accédait. « J'ai toujours compris, disait-il, qu'un prêtre est établi dans l'Eglise pour être une source, une source d'eau vive rejaillissante jusqu'à la vie éternelle... Puis-je m'assurer que je sois appelé au sacerdoce par une vocation qui dépend toute de la volonté de Dieu et à laquelle on ne peut répondre sans une grâce de source et de plénitude, sans laquelle personne, quelque excellent qu'il soit d'ailleurs par les dons de la nature et de la grâce, ne peut en remplir tous les

devoirs (1) ? » A cette raison générale s'ajoutait une raison plus particulière, « qui était qu'on le faisait prêtre pour Port-Royal des Champs... Se voyant environné au dedans et au dehors de ce monastère, commente le fidèle Fontaine, de tant de personnes... qui semblaient avoir épuisé toute la vertu et l'avoir portée jusqu'à la plus haute perfection, il gémissait de se voir, comme il le croyait, derrière ceux qu'il aurait dû effacer par le brillant de sa lampe (2) ». Prétendre n'être prêtre que de par la volonté de Dieu, sans que la nature ait à ajouter à la suffisance de la grâce, conduisait logiquement à n'admettre d'autre accès au sacerdoce que la pratique de cette totale abnégation par laquelle le Christ avait uni en sa propre personne le sacrificateur et la victime. D'où les trois recommandations les plus fréquentes sous sa plume : s'exercer à l'humilité par les humiliations, garder le silence, vivre en solitude.

Pascal eût voulu que l'on parlât de l'humilité humblement, sans doute parce qu'un reste d'orgueil l'en empêchait. Le modeste Sacy peut en dire la grandeur : « Il faut que l'abaissement et l'humiliation soient une chose bien grande, puisque celui qui est infiniment grand met sa gloire à s'abaisser et à s'humilier de la sorte (3) ». Et d'expliquer que « Jésus-Christ ne s'est élevé au comble de sa gloire que par un abaissement incompréhensible », car « il y a une grandeur infinie cachée dans l'humiliation et l'on devient semblable à Dieu et égal aux anges en se mettant au-dessous de tous les hommes (4) ». Pourquoi cependant faut-il qu'en cette vie l'homme ne rencontre que le Christ de douleur et non le Christ en gloire, qu'il ne s'élève à Dieu que dans l'abnégation et qu'il ne puisse prétendre se réaliser qu'en s'anéantissant ? Ne pourrait-il en son être même, quelque précaire qu'il soit, participer de l'être de Dieu ? « L'humilité, répond Sacy, n'est autre chose que de nous connaître nous-même (5) ». « Etre humble, en effet, c'est se connaître soi-même, non d'une connaissance superficielle et passagère, mais qui entre dans le fond du cœur, qui envisage l'âme dans ses désordres passés, dans sa faiblesse et son ingratitude présente, et dans ce torrent d'iniquité qui est toujours prêt à se déborder et à nous abimer encore si Dieu ne l'arrêtait par la même miséricorde par laquelle il nous a tirés

la première fois (6). » Singulier *cogito* que celui qui, loin de nous assurer, nous abîme dans le néant ! Mais c'est justement suivre la pente de notre être ou plutôt de notre non-être. Citant saint Bernard, Sacy s'exclame : « Apprenez à vous humilier, poussière superbe, et que le néant ne s'élève pas lorsque Dieu même s'anéantit ! (7) » Cette ligne de plus grande pente que le Christ trace pour l'homme rapporte celui-ci à son néant d'où Dieu seul peut le tirer. Pour le pécheur qui avait oublié qu'il n'avait d'être que par Dieu, la Rédemption répète, reproduit, réactive, parachève la création. Et Sacy de conjuguer, en une réminiscence bérullienne, le « néant de notre première création », le « néant du péché originel » et le « néant des péchés actuels qui est sans comparaison plus grand avec les deux premiers (8) ». Comment toutefois un néant peut-il être plus grand qu'un autre ? Sacy veut dire que le néant du péché, sans ajouter au néant de la créature, en accuse la précarité et que si l'homme se veut mettre en situation d'être re-créé, il lui faut consentir à ce néant originaire, dont Dieu l'a tiré en l'appelant à l'être. S'humilier revient donc à se placer dans la main même de Dieu qui de jour en jour fait passer l'homme du néant à l'existence, s'il est vrai que « la foi ne considère que le présent et laisse à Dieu le lendemain (9) ».

Si l'humilité est connaissance de soi, juste appréciation de soi devant Dieu, elle « regarde principalement Dieu devant lequel elle reconnaît que nous ne sommes que péché et que nous tomberions à tout moment si sa toute-puissance ne nous soutenait (10) ». Elle nous conduit à nous « regarder devant Dieu comme un pénitent que la grâce a retiré de l'abîme où il s'en perd une infinité d'autres (11) ». L'expression « devant Dieu », maintes fois réitérée, désigne une véritable catégorie du discours de M. de Sacy : l'homme ne s'évalue à son juste prix, comme pécheur et comme créature, que lorsqu'il se met en présence de Dieu.

L'humilité impose de garder le silence. « Plus on parle à Dieu, plus on apprend à se taire (12). » Suivons Sacy tout au long de sa vie : il n'entre point dans les controverses qui divisent les Solitaires que ce soit sur l'animal-machine, sur les pilules de M. Duclos, les poudres de M. Jacques ou les vertus

du quinquina ; *a fortiori* il répugne aux querelles théologiques, où son seul *discrimen* est d'ordre pratique. Voyons-le dans la dispute du Formulaire ; il rejette la spécieuse distinction entre « la soumission de créance pour le droit » et « la soumission de respect pour le fait », en disant que ce serait « corrompre en son cœur la virginité de la vérité (13) ». Comment se porterait-on garant, sans mentir, de quelque chose dont on n'est pas sûr ? « Pour moi qui n'ai pas beaucoup de lumière, voici sur quoi je me fonde. Saint Bernard, qui est notre père, nous apprend que c'est mentir que d'assurer une chose de la certitude de laquelle on ne peut être assurée, ce qui est encore plus vrai quand la chose est très importante... Si donc, en signant, j'atteste un fait important fort contesté et qui m'est inconnu, je mens à la face de l'Eglise (14). » Cette attitude toute pratique lui interdit de se prononcer sur les « signeuses » ; aux religieuses fidèles, il écrit ; « Demeurez dans le sentiment que Dieu vous donne à toutes de ne point examiner la conduite de celles qui se sont séparées de vous... Elles ne sont contre vous qu'à proportion que Dieu se retire d'elles et cet état est si déplorable qu'il vous doit plutôt exciter à prier pour elles qu'à nous plaindre d'elles (15). » Comment pourrait-il lui-même juger ? « Jésus-Christ ne promet pas le Saint-Esprit à un seul mais à plusieurs »... « Celui qui ne croit que lui-même est un fou. Il doit au moins avoir un homme sage de son sentiment pour s'assurer qu'il ne forme point sa conscience sur les ténèbres de son amour-propre et de son propre esprit mais sur la vérité de Dieu (16). » D'où cette attention à autrui doublée d'une circonspection envers soi-même qui explique l'attitude d'arbitre qu'il semble toujours avoir dans la conversation, comme s'il attendait des propos échangés qu'ils se jugent eux-mêmes : « Il faut assaisonner du sel du doute et de la défiance tout ce que nous disons dans l'entretien, lorsqu'il arrive que notre sentiment n'est pas tout à fait conforme à celui des autres (17). » La vérité n'en sera que plus respectée : « Cette déférence raisonnable et humble qu'on a pour les avis des autres ne sert pas à gêner mais à éclairer la conscience et n'est pas un empêchement mais le fondement solide d'une fermeté vraiment chrétienne (18). » Ainsi, à son attentive écoute, les opinions s'ordonnent, comme dans l'entretien avec

Pascal, au point haut qui leur permet de composer sans s'entre-détruire.

Cette réserve de Sacy dans ses propos se retrouve dans la direction spirituelle. Thomas du Fossé rapporte que « cette conversation était toujours fort sérieuse par la vigilance que ce grand homme avait sans cesse sur soi-même, pour ne pas perdre la présence de Dieu et pour ne rien dire qui ne tendit à édifier ceux à qui il parlait (19) ». Ce retrait se manifeste dans sa vigilance à ne point mettre ses dirigés sous sa dépendance : « Bien loin d'aimer que les âmes qui le consultaient eussent aucune attache à lui, il souhaitait au contraire qu'elles fussent bientôt en état de s'en passer et de ne les voir pas comme des enfants qui, tout grands qu'ils sont, veulent toujours la mamelle (20). » Il n'y a que Dieu en effet qui nous puisse convertir : « Quelques saints que soient les hommes, ils remuent nos âmes mais ils n'y entrent pas... Il n'y a que Dieu qui ait ce pouvoir, qui s'ouvre lui-même le cœur, qui lui parle et l'instruit en lui faisant aimer et pratiquer ce qu'il lui enseigne (21). » Si Dieu seul juge, enseigne et édifie, si seul Il parle au cœur, le rôle du directeur n'est-il pas de parvenir à conduire son dirigé à se retrouver seul devant Dieu. Lors de son dernier entretien, Sacy confesse à Fontaine : « Je voudrais plus servir les hommes par mon silence que par mes paroles. Je vois qu'un des exemples les plus nécessaires, dont ils auraient besoin en ce temps, serait celui du silence et de la retenue, pour s'opposer à la passion et à la liberté étrange de parler et d'écrire, qui a saisi presque tous les esprits de ceux qui ont quelque inclination à l'un et à l'autre et qui a rempli le monde de tant de discours et de tant de livres inutiles et dangereux (22). » En tiers dans le seul dialogue véridique, celui de l'âme avec Dieu, le directeur finit par s'effacer, tant il est vrai qu'« il ne faut écouter que Dieu dans les hommes (23) ». Que nous devons « nous détacher des hommes » et apprendre à « vivre, comme nous devons mourir, avec Dieu seul (24) ».

Ainsi l'apprentissage du silence est déjà celui de la solitude. Remarquable est ici l'abrupt de ce rapport direct de l'homme à Dieu, dans l'effacement de toute médiation. La catégorie du « devant Dieu » l'exige. M. de Sacy voulait « qu'on se détachât de lui et qu'on ne demeurât attaché qu'à Dieu, espérant tout

de lui sans l'entremise des hommes... Il ajoutait qu'il fallait commencer dès ce monde à nous familiariser avec Dieu seul et ne regarder que lui, puisque nous espérons d'entrer dans l'éternité pour n'y vivre que de lui seul et de son regard, que c'était là le grand ouvrage de Jésus-Christ en ce monde, qui disait qu'il était toujours dans la compagnie de son Père, ce qui faisait qu'il était en la compagnie des hommes, comme n'y étant pas, ne considérant que celle de Dieu (25) ». « Etre dans la compagnie des hommes comme n'y étant pas... » Cette présence d'absence du spirituel, l'effacement de celui-ci dans son dialogue avec le dirigé dont le véritable interlocuteur ne saurait être que Dieu conduisent au paradoxe d'un christianisme sans médiation dans la plus communiale des Eglises, à la disparition de toute relation latérale au profit du seul rapport vertical, à l'évanouissement de tout intermédiaire dans une affirmation inconditionnelle de la transcendance. Impuissance de l'homme, toute-puissance de Dieu ! « Quand ce serait Pierre et Paul qui planteraient et qui arroseraient, ils ne feraient rien, tout vient de Dieu qui fait germer et fructifier la parole dans le fond du cœur (26) ». Ne vivant que de Dieu, « comme s'il n'y avait que Dieu et lui au monde (27) », le solitaire ne voit que Dieu dans l'autre, ne le prenant en charge que pour l'acheminer à semblable solitude. L'amour pour Dieu ayant suffi à « rompre toutes les attaches aux créatures (28) », le pour-autrui n'est plus de dialogue mais d'oblation : pas plus qu'il ne saurait nous introduire à la foi, l'autre ne saurait nous introduire à la charité qui n'a d'origine et d'effectivité qu'en Dieu. Si la mort est décisive dans l'aventure du salut, nous devons nous préparer à « cette dernière solitude où nous nous trouverons lorsque nous irons seuls devant Dieu pour lui rendre compte de toutes les actions de notre vie (29) ». Cet exercice nous « purifie », bien plus il nous « déifie » par l'union transformante qu'il réalise entre Dieu et nous : « La solitude est un entretien de l'âme avec Dieu et une union sainte qui la détache du monde et d'elle-même, et qui, la rendant comme étrangère à son corps, la fait passer peu à peu de son propre esprit dans celui de Dieu, avec lequel elle se familiarise à proportion qu'elle croît dans son amour et lui devient semblable de plus en plus (30) ».

Ces trois recommandations de M. de Sacy ne constituent ni les trois degrés d'une échelle sainte, ni les trois étapes d'une voie d'ascèse, mais les conditions d'une « kénose » totale, qui, sans chemin, permet à Dieu de « remplir lui-même le vide de notre esprit et de notre cœur (31) ». Qui est donc cet homme qui diminue pour que Dieu croisse et s'absente pour en rendre tangible la présence ? En une formule saisissante, propre à effacer tous les poncifs de la littérature ascétique, Sacy répond : « L'homme invisible caché dans le cœur (32) . » « Invisible » certes celui qui renonce à tout « ornement » extérieur, qui ne cherche plus à paraître, qui ne se voit pas plus lui-même qu'il ne donne à voir aux autres, tant il refuse d'accorder crédit à ses sentiments — froideur ou indifférence, inquiétude ou crainte — pour ne vivre que sous le regard de Dieu. « Caché », il l'est au sens fort du terme, comme est caché le Dieu au mystère auquel il participe, parce que la vie dont il vit n'est l'objet d'aucune approche sensible, d'aucune intelligence rationnelle, d'aucune évaluation séculière, d'aucune détermination mondaine, bref parce qu'elle est d'un autre ordre, et le « cœur », ici invoqué, est le séjour abyssal de ce mystère.

Sans revenir sur l'origine biblique de cette dernière notion, cherchons son exacte acception chez Sacy. Le « cœur » est à maintes reprises opposé à la « surface de l'esprit (33) ». Entendons qu'il échappe tant à notre regard qu'à notre prise, à notre savoir qu'à notre pouvoir. Il est invoqué à propos de tout investissement de notre être par une détermination extrinsèque et incontournable, corruption originelle ou grâce rédemptrice. Plutôt que le centre de gravité du moi ou le référentiel optique de la représentation, plutôt que le principe de la spéculation ou de l'action, il est le lieu de l'hétéronomie, le siège de la motion — chair ou esprit — qui nous entraîne, l'enracinement qui nous rapporte à une extériorité, dont nous sommes, de ce fait, dépendant. Il est donc source plutôt que centre, notre vie se déroulant en aval de cette origine, qui échappe nécessairement tant à une connaissance adéquate qu'à une quelconque prise en main. Faute de le pouvoir régler nous-même, nous ne pouvons qu'ouvrir notre cœur à l'influx de la grâce ou plutôt nous disposer dans l'oraison à ce que

Dieu l'ouvre à son influence. Si « une tendresse naît au fond du cœur (34) », c'est que « Dieu en a rempli le vide (35) ». Au préalable, il aura fallu que nous entrions nous-même dans le fond de ce cœur « où sont toutes les racines des fautes » et que nous nous considérions « tels que nous sommes dans cet abîme de péché et de ténèbres qui n'est bien connu que de Dieu et qui subsiste toujours en nous et nous menace des plus grandes chutes lors même que la grâce nous éclaire et nous fortifie (36) ». Le cœur est donc aussi un lieu d'affrontement, une zone de turbulence dont l'esprit de Dieu a la vertu « d'arrêter la mobilité et l'instabilité (37) ». A la connaissance et à l'action, il apporte une règle ployable pour laquelle l'homme dans ses prières demande sans cesse la rectitude : « On a le cœur droit quand on trouve bon tout ce que Dieu fait et que nous soumettons sa volonté à la sienne (38). » Cette droiture n'est rien d'autre que l'ordination à Dieu.

La loi du cœur est donc bien l'hétéronomie. Refusant l'orgueilleuse suffisance des stoïciens, Sacy se demande s'il est quelque chose qui soit vraiment en notre pouvoir. « L'âme est si unie au corps, observe-t-il, que souvent l'abattement du corps l'abat elle-même et ne lui permet pas de faire les fonctions qui lui sont propres... Ne nous demandons pas ce que Dieu ne demande point de nous. L'esprit alors n'est point en notre pouvoir. Le cœur y est, demeurant toujours dans la main de Dieu, et c'est lui qui lui doit offrir l'impuissance même de son esprit et la privation de ses pensées (39). » Si le cœur assume en quelque sorte la dérive de l'esprit, ses abandons et ses échecs, c'est qu'il n'a pas justement à se prévaloir de la moindre autonomie. Le ferait-il, nous serions à nous-même « le principe de la vie de notre âme » et nous nous porterions l'amour-propre le plus coupable (40) ». De fait, le cœur oscille entre la dispersion dans les choses extérieures et le recueillement en Dieu (41), toujours habité par ce qui nous règle ou nous entraîne : « Les âmes sont persuadées qu'elles ont en elles un fonds de dérèglement qui aurait produit tous les désordres, si Dieu ne les avait soutenues contre elles-mêmes et contre les attrait du monde et du péché par sa main puissante (42). » Et Sacy de préciser que « rien n'est plus impossible à l'homme que ce renversement du cœur », qui est « le

plus grand de tous les miracles (43) ». Ce miracle cependant s'opère chaque fois qu'un homme vit en Jésus-Christ. L'Ascension ne donna-t-elle pas aux Apôtres la conviction que « Jésus-Christ était en eux, dans le fond de leur cœur... la vie de leur vie, l'âme de leur âme, la tête adorable et divine, dont ils étaient les membres (44) ». Cette transcendance au cœur de l'immanence, loin d'autoriser l'affirmation originelle et de conforter la certitude de soi, réduit celle-ci à néant. A l'intériorité sécurisante d'une coïncidence de l'âme avec son principe, Sacy substitue l'insoutenable face-à-face du Créateur et de la créature déchue qui « se regarde devant Dieu comme un pénitent que la grâce a retiré de l'abîme (45) ». L'homme est vu, il ne se voit ni ne se juge selon ses critères propres ; il est mu, il ne se meut pas lui-même et l'agent qui le meut ne lui est pas connu : « C'est Dieu qui produit en nous volonté et action », répète Sacy après saint Paul pour ajouter : « Cette pensée n'est pas assurément dans notre esprit, mais ce mouvement est dans notre cœur et nos actions qui sont sensibles font connaître cette disposition intérieure qui est insensible (46). » Cette extériorité du cœur à l'esprit traduit mieux que toute autre notation la vanité de toute entreprise sapientielle qui prétendrait maîtriser ou même connaître l'origine. Pas plus qu'il ne se connaît, l'homme ne se conduit ; il n'échappe à la loi du péché qu'en se mettant dans la main de Dieu et en s'abandonnant à sa toute-puissance.

On pourrait croire ici à une alternative ; ce n'est pas le cas. La pente du cœur profond est celle de l'anéantissement : l'homme doit renoncer à toute illusion d'autonomie, consentir par les humiliations à son humilité, s'abaisser toujours davantage, s'anéantir en ce premier néant qui est celui de la créature ; en ce second, pire que le premier, celui du péché d'origine, en cet ultime néant enfin, celui du péché actuel. « Le cœur, disait déjà Bérulle, tend en droite ligne à son centre, c'est-à-dire à l'enfer. » L'enfer est notre lieu, nous devons nous y abîmer, rentrer jusqu'au fond de notre néant, nous faire péché dans l'attente de la miséricorde divine. Tel est le centre de pesée de l'existence de l'homme, le point bas où convergent tous les mouvements émanant de lui, quels qu'ils soient. L'homme doit faire l'épreuve de sa radicale impuissance, vivre

les subversions de ses intentions les plus droites, connaître les dérives de ses volontés, pour que cet anéantissement se transmue en adoration, c'est-à-dire en reconnaissance de la seule souveraineté de Dieu. « L'adoration, écrit Sacy, enferme un hommage d'anéantissement. Il faut demander à Dieu qu'il nous anéantisse dans nos désirs pour ne désirer que lui seul, dans nos jugements pour ne juger que nous-même, dans nos craintes pour reconnaître que Dieu dispose de tout, dans nos paroles en révéralnt Dieu comme le principe et la fin (47). »

On comprend dès lors l'accent mis sur la souffrance et sur son « bon usage » dans les *Lettres chrétiennes et spirituelles*. Jésus-Christ n'a-t-il pas fait de son anéantissement le prélude à la gloire ? « Il faut être, écrit Sacy, une partie de son corps crucifié et couronné d'épines, afin de pouvoir être une partie de son corps ressuscité et couronné de gloire (48). » Cette attitude d'oblation suppose un esprit de discernement devant l'événement : « La foi nous apprend qu'il n'y a point de hasard et que tout ce que nous appelons de ce nom est un ordre secret de Dieu (49). » Il convient donc de « recevoir comme de la main de Dieu les indispositions et les maux qui nous arrivent (50) ». Accueillir, avec un esprit de foi, le coup qui nous frappe n'est pas tout cependant, encore faut-il en porter l'épreuve. « Reconnaître une main favorable aussi bien dans les maux que dans les biens » ne suffit-il pas à nous faire ressentir plus de joie que de douleur ? (51) Pour rendre sa souffrance supportable, l'homme n'a d'autre ressource que de l'intégrer à la passion du Christ. « Jésus-Christ souffre avec vous et dans vous... Rendez-moi digne, mon Dieu, que je souffre en vous, c'est-à-dire que je souffre comme une partie de vous-même, puisque c'est la tête qui agit et qui souffre dans les plus faibles aussi bien que dans les plus excellents de ses membres (52). » Etrange retournement où ce n'est plus Jésus-Christ qui souffre en l'homme et par l'homme, mais l'homme qui souffre en Jésus-Christ en prenant part active, si l'on peut dire, à sa Passion ! Innombrables sont les réflexions de ce type en ces lettres de consolation que dicte à Sacy sa compassion à l'occasion d'un revers de fortune, d'une maladie ou d'un deuil. L'épreuve devient alors une opportunité dont on tirera avantage spirituel. Si « les complaisances du monde...

sont capables de jeter un nuage dans l'esprit et de mettre un voile sur le cœur... le temps de l'adversité est pour ceux qui sont à Dieu un temps de calme et d'assurance..., celui de la prospérité... au contraire un temps de péril et de tentation (53) ». Cette inversion des valeurs mondaines et des intérêts séculiers va jusqu'à découvrir au spirituel la joie dans la croix. N'écrit-il pas à un malade : « Ne croyez pas, Monsieur, que l'état où Dieu vous met ne vous permet point de prendre aucune part à la joie que Jésus-Christ nous a apportée par sa Résurrection. Je ne doute point que vous n'y en ayez beaucoup davantage que si vous étiez dans une parfaite santé. Car cette joie n'est pas la joie des sens à la mortification desquels nous devons au contraire travailler par l'imitation et par le mérite de la mort de Jésus-Christ, mais c'est la joie de la foi, qui est enfermée dans la pointe de l'esprit et dans la soumission de la volonté à celle de Dieu, lors même que le corps est dans la douleur (54). » *L'apex mentis* est moins ici cependant une conquête de l'ascèse qu'une découverte de la grâce, propre à changer tous les critères d'évaluation : « S'il y a un paradis dans le monde, va jusqu'à écrire Sacy, c'est l'état où Dieu m'a mis, car l'état des anges et des bienheureux est de se reposer dans la volonté de Dieu et d'y trouver leur joie (55). » Si manifeste est l'expérience de l'insularité qui enlève le spirituel aux « amusements de la prospérité », le ravit aux faux prestiges du « monde le plus dangereux... le monde intérieur (56), lui permet d'endurer l'épreuve même de la souffrance, il convient en effet de souligner qu'elle ne doit rien à un quelconque volontarisme. L'accent mis justement sur la maladie et la mort témoigne de la passivité de l'anéantissement qui n'attend de l'homme que sa disponibilité et non l'opération qui ne saurait venir que de Dieu. L'on n'attend point de l'homme qu'il pratique délibérément l'abnégation mais qu'il consente à l'annihilation en laissant celle-ci faire son œuvre. A tel correspondant que ronge un mal incurable, Sacy dit simplement : « Si vous avez la mort dans le sein, vous avez lieu d'espérer de la miséricorde de Dieu que vous portez une source de vie dans le fond de votre cœur, qui fera de votre mort la mort du péché en vous et le principe d'une immortalité et d'une impeccabilité bienheureuse (57). »

Que cette morale est rude en sa simplicité, abrupte aussi dans sa constante référence à « l'unique chose nécessaire (58) : se bien préparer à la mort ou plutôt vivre quotidiennement sa mort comme participation à la vraie vie ! Nous la disions « sans chemin » ; l'éditeur des *Lettres chrétiennes et spirituelles* soulignait l'absence de passage de principes à conséquences, disant que cela donnait lieu à l'esprit « de s'imprimer plus fortement et plus profondément les vérités dans le cœur (59). » Sans doute pensait-il à ce que Sacy disait déjà de Dom Barthélemy des Martyrs : « Il avait acquis cette science et cette sagesse qui ne s'apprend point par les efforts et les raisonnements de l'esprit humain, mais que Dieu imprime lui-même dans le cœur par la lumière de sa parole et par la chaleur et l'onction de son esprit (60). » On ne s'étonnera plus dès lors que Sacy ait été le moins raisonneur des Messieurs de Port-Royal et qu'il ne se soit jamais mis en avant en aucune polémique. Sa seule règle : « En toutes choses ne considérer que Dieu seul (61) » ; son exercice principal : la lecture quotidienne de l'Écriture, en y cherchant toujours « un sens intérieur et spirituel qui puisse servir à l'édification des âmes (62) » ; sa respiration : la prière, car « ce n'est pas notre esprit mais l'Esprit de Dieu qui forme la vraie prière ; celle-ci ne se forme pas dans l'entendement par des pensées et des réflexions humaines, mais dans notre cœur par des désirs et des mouvements ; elle ne se porte pas à rechercher dans notre oraison des lumières et des connaissances, mais à reconnaître cet abîme profond d'indigence, de corruption et de faiblesse qui est caché en nous (63) ».

Se placer ainsi au centre de misère n'est pas cependant sans dangers. Si Sacy en assume les risques, il en dénonce aussi les pièges : la fausse humilité, le scrupule, l'inquiétude, la délectation morose, la pusillanimité, car il n'est plus mauvais témoin que la vie intérieure. Voyons par exemple le scrupule : « Si les âmes scrupuleuses veulent raisonner avec elles-mêmes, elles ne feront que s'embarrasser davantage, parce que les peines et les réflexions dont elles sont accablées les rendent souvent incapables d'appliquer avec liberté leur esprit et leur mémoire. Leurs pensées ne leur servent qu'à exagérer leurs fautes et leurs imperfections et à leur faire croire que leur mal

est unique et singulier, que ce qui peut servir à tous les autres leur est inutile et qu'ils ne pourront jamais guérir (64). » Et Sacy de détecter dans le scrupule « quelque mélange d'un amour-propre et d'un orgueil secret qui se cache sous une apparence d'humilité » et de parler d'un « piège secret » tendu par le démon : « Ceux qui sont agités de scrupules sont tout pleins d'eux-mêmes. Ils n'habitent que dans leurs peines... étant tout occupés de leurs maux ou passés ou présents ou à venir et ne pensent point aux bienfaits de Dieu (65). » L'« inquiétude scrupuleuse » est loin de l'authentique « crainte de Dieu » qui se double d'une « confiance » en sa miséricorde et d'une secrète « joie ». Cette dernière notation est encore pour nous mettre en garde contre le faux témoignage de la conscience psychologique : « La joie est dans le cœur de ceux qui craignent Dieu, lorsqu'ils s'imaginent qu'ils ne l'ont pas (66). » C'est une « joie effective », qui pousse l'homme à l'action, « bien qu'elle ne soit pas sensible (67) ». La qualité, la profondeur et la durabilité de la joie ne se doivent donc mesurer aux transports qu'elle provoque ; « sensible », la joie signifie que Dieu « ne fait que passer » ; ainsi en est-il « souvent plutôt au début de la conversion que dans la suite » ; il convient dès lors de la « recevoir avec grande humilité, sans s'y attacher, parce que Dieu la retire bientôt et qu'il nous est utile qu'elle ne dure pas ». La vraie joie, en revanche, est « cachée dans le fond du cœur et la bonne volonté, elle est néanmoins très véritable et très effective, puisqu'elle nous sert à demeurer toujours inséparablement attachés à Dieu (68) ». Décidément, force nous est d'en convenir, le seul homme digne d'attention est encore « l'homme invisible, caché dans le cœur ».

Au siècle où l'honnête homme s'avance toujours masqué, parce qu'il sait que l'on n'a d'autre visage que celui que pour chacun la civilité affecte de composer, le spirituel ne présente qu'une face d'ombre aussi rebelle à la caractérologie que son écriture est rebelle à l'interprétation. La « pâleur monotone », qu'observait Sainte-Beuve, ne serait plus à mettre alors au compte du défaut du styliste ; mieux vaudrait en créditer l'authenticité du directeur d'âmes qui, pour avoir sa vie durant débusqué les fausses vertus et démystifié le témoignage trom-

peur de la conscience, a suffisamment éprouvé combien il eût été vain tant de prendre la pose que de s'écouter parler. Mort au monde le jour même de son baptême, Sacy traverse Port-Royal comme le souffle apaisant, purifiant, vivifiant de l'Esprit. Aussi est-ce inchangé qu'il apparaît à Fontaine, quand celui-ci, au matin du 9 janvier 1684, retira le linceul et écarta le suaire : « On ne méconnut en rien cette face, et la paix que la mort y faisait régner alors était semblable à celle que la grâce y avait toujours fait régner durant sa vie. Il semblait encore respirer cette modestie que sa seule vue imprimait dans tous les cœurs (69). » Singulière identité de celui qui semble toujours se cacher ! Laissons à M. de Champaigne, dont le cœur conduisit la main (70), le soin d'en décider et de nous révéler ce que les mots ne sauraient dire.

NOTES

(1) Propos rapportés par Nicolas Fontaine, *Mémoires pour servir à l'Histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1730, I, p. 351.

(2) *Ibid.*

(3) *Lettres chestiennes et spirituelles de Messire Isaac Louis Le Maître de Sacy*, Paris, Desprez, 1690, t. I, p. 91.

(4) *Id.*, t. I, p. 151.

(5) *Id.*, t. I, p. 187.

(6) *Id.*, t. I, p. 265.

(7) *Id.*, t. I, p. 241.

(8) *Id.*, t. I, p. 236.

(9) *Id.*, t. I, p. 218.

(10) *Id.*, t. I, p. 4.

(11) *Id.*, t. I, p. 249.

(12) *Id.*, t. I, p. 156.

(13) *Choix de lettres inédites*, par Geneviève Delassaut, Paris, Nizet, 1959, p. 149.

(14) *Id.*, p. 180.

(15) *Id.*, p. 177.

(16) *Id.*, p. 289.

(17) *Id.*, p. 184.

(18) *Id.*, p. 289.

- (19) *Thomas du Fossé, Mémoires pour servir à l'Histoire de Port-Royal*,
Utrecht, 1759, p. 225.
- (20) Fontaine, *op. cit.*, II, p. 542.
- (21) *Lettres chrestiennes et spirituelles*, I, pp. 190-191.
- (22) Fontaine, *op. cit.*, II, p. 521.
- (23) *Lettres chrestiennes et spirituelles*, I, p. 82.
- (24) Fontaine, *op. cit.*, II, p. 543.
- (25) *Ibid.*
- (26) *Lettres chrestiennes et spirituelles*, I, p. 358.
- (27) *Id.*, I, p. 110.
- (28) *Id.*, I, p. 82.
- (29) *Id.*, I, p. 66.
- (30) *Id.*, I, p. 86.
- (31) *Id.*, I, p. 374.
- (32) *Id.*, I, p. 381.
- (33) *Id.*, I, p. 228.
- (34) *Id.*, I, p. 381.
- (35) *Id.*, I, p. 374.
- (36) *Id.*, I, p. 388.
- (37) *Id.*, I, p. 389.
- (38) *Id.*, I, p. 71.
- (39) *Id.*, I, p. 438.
- (40) *Id.*, I, p. 530.
- (41) *Id.*, I, p. 554.
- (42) *Id.*, I, p. 583.
- (43) *Id.*, I, p. 112.
- (44) *Id.*, I, p. 523.
- (45) *Id.*, I, p. 249.
- (46) *Id.*, I, p. 558.
- (47) *Id.*, I, p. 500.
- (48) *Id.*, I, p. 17.
- (49) *Id.*, I, p. 458.
- (50) *Id.*, I, p. 173.
- (51) *Id.*, I, p. 18.
- (52) *Id.*, I, p. 371.
- (53) *Id.*, I, pp. 222-223.
- (54) *Id.*, I, p. 224.
- (55) *Id.*, I, p. 195.
- (56) *Id.*, I, p. 562.
- (57) *Id.*, I, p. 102.
- (58) *La vie de Dom Barthélemy des Martyrs*, Paris, Pierre Le Petit,
1663, p. 687.
- (59) *Lettres chrestiennes et spirituelles*, Préface non paginée.
- (60) *Vie*, p. 484.
- (61) *Vie*, p. 526.
- (62) *Vie*, p. 726.
- (63) *Vie*, p. 735.
- (64) *Vie*, p. 711.
- (65) *Vie*, p. 713.
- (66) *Vie*, p. 706.
- (67) *Ibid.*
- (68) *Vie*, p. 704.
- (69) Fontaine, *op. cit.*, II, p. 534.
- (70) *Choix de lettres inédites*, p. 63.